

Zeitschrift: Schweizer Hebamme : offizielle Zeitschrift des Schweizerischen Hebammenverbandes = Sage-femme suisse : journal officiel de l'Association suisse des sages-femmes = Levatrice svizzera : giornale ufficiale dell'Associazione svizzera delle levatrici

Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband

Band: 90 (1992)

Heft: 4

Artikel: Le deuil dans la pratique professionnelle de la sage-femme

Autor: Heiniger, Maja

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-951405>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Témoignage d'une maman qui a dû choisir de ne pas garder son enfant

Mon histoire peut paraître simple, mais elle est devenue compliquée et n'arrête pas de me poursuivre.

Il y a environ 1 an et demi, j'avais un fils de 8 mois et je suis «retombée» enceinte, un «accident». Ceci eut été moins problématique, si je n'avais pas été à ce moment-là dépressive et sous médicaments.

A l'annonce du test positif je fus ébranlée, alors qu'en temps normal c'eût été une immense joie; quel début pour une vie...! J'ai complètement paniqué puisque je savais que les médicaments que je prenais étaient dangereux pour l'embryon et qu'ils pouvaient être la cause de malformations chez le futur enfant. Heureusement mon gynécologue me dit qu'il arrivait que l'on fasse des «oeufs blancs», ce qui me permit de vivre sans trop de mal jusqu'au prochain rendez-vous.

Mais l'oeuf n'était pas blanc et nous dûmes, mon mari et moi, prendre une décision terrible.

J'ai vécu une semaine avec l'idée que cette vie qui s'était offerte ainsi en moi, je la refusais et que j'allais y mettre fin. J'ai beaucoup pleuré et je lui ai expliqué.

Je l'appelais ma petite grenouille.

Il y avait plusieurs raisons pour refuser cette vie, mais aujourd'hui encore je ne sais pas si j'avais le droit de prendre cette décision et je me culpabilise.

Je dis «je», car même si mon mari et trois médecins m'ont aidée et soutenue dans ma décision, j'étais la seule à pouvoir le laisser venir; mais dans quel état?

Il aurait pû naître mal formé; j'aurais angoissé, culpabilisé jusqu'au bout de ma grossesse, mais parfois je me demande si cet état n'aurait pas été meilleur que celui dans lequel je suis actuellement.

J'ai peur d'avoir été égoïste, alors que j'ai pensé à mon fils, à mon mari et à notre famille, à cette vie qui commençait si mal; qu'est-ce que cela lui aurait réservé pour sa vie extra-utérine? J'ai essayé de réfléchir froidement et de me dire que ce n'était qu'une cellule;

mais quelque chose a continué à vivre autour de moi et en moi. Elle n'a pas disparu, je ne sais pas où est cette vie qui n'a vécu que dans ma tête et mon corps.

Avorter – (lat. abortare; de ab priv., et ortus, né) –;
Expulser le fœtus avant sa viabilité (dict. Larousse).

Je l'ai expulsé, mais je n'ai rien vu, où est-il, où est-elle? Juste avant l'intervention j'ai voulu que l'on puisse me dire son sexe, mais en avait-il déjà? Le gynécologue me dit que c'était inutile, morbide.

J'aurais aimé le faire exister un peu plus; il n'a jamais apparu, comment peut-il disparaître?

Maintenant ma plus grande peur est de devoir payer cher ce geste que j'ai commandé. Je me sens entièrement responsable même si j'étais sous médicaments, je ne veux pas être une victi-

me. J'ai déjà payé de ma santé, mais j'ai peur pour la suite de la vie que j'aimerais encore donner.

Cette expérience m'a mise en contact avec la mort, le monde du silence, les choses inexplicables et invisibles, la présence d'une force qui nous dépasse et nous oblige à rester humble face à la vie et à la mort; nous croyons pouvoir maîtriser notre vie mais c'est elle qui nous commande; elle m'a entre autres fait prendre une décision radicale depuis 5 mois: du jour au lendemain, j'ai cessé de prendre les médicaments anti-dépresseurs.

Je veux faire face seule avec toute ma tête et ne plus me laisser bercer d'illusions médicamenteuses.

Ça n'a pas toujours été facile, ça ne l'est toujours pas, mais le coupable... car malheureusement j'ai besoin d'en trouver un autre que moi, c'est le médicament qui m'a contrainte à faire un choix que je n'avais plus vraiment.

Je ne veux plus être prisonnière de cette chimie qui m'empêche d'avoir des enfants comme je veux.

J'ai fait du mal à mon corps, mais par le passé j'étais seule, maintenant mon corps est aussi la terre qui va faire repousser la vie, je l'espère.

6 février 1992 □

Le deuil dans la pratique professionnelle de la sage-femme

Session organisée par la commission de formation permanente le 24/25 janvier 92 à Nyon.

Difficile de résumer une session comme celle-ci, axée sur un travail psychologique sur soi-même et sa propre idée de la mort plus que sur un travail pratique ou scientifique!

Nous, les 11 participantes avons été reçues très chaleureusement au nouveau Centre de Pédagogie Familiale et de Développement Personnel par Heidi Girardet, sage-femme, et Margot Lehmann, pédagogue, animatrices de la session.

Rencontrer des parents en deuil, soit lors d'une mort périnatale soit lors d'une mort subite bien après (soit même tôt dans la grossesse: avortement), que leur dire? Ne pas dire? Que faire? Ne pas faire? Dans quelle mesure participer à leur chagrin? Qu'atten-

dent-ils de nous? Que pouvons-nous «offrir»? Sommes-nous prêtes à les rencontrer? Voilà quelques questions posées au début.

Vendredi matin, chacune d'entre nous a essayé de faire le point de son propre vécu avec la mort, professionnellement et personnellement. Et très vite, nous nous sommes rendues compte que rencontrer autrui dans une telle situation passe avant tout par notre propre attitude et nos propres angoisses face à la mort. Donc il FALLAIT parler de notre propre mort ainsi que de celle de nos proches. Passage pour nous ... difficile! Nous avons toutes résisté et pris conscience de nos barrières pour ne pas nous livrer à ce face-à-face

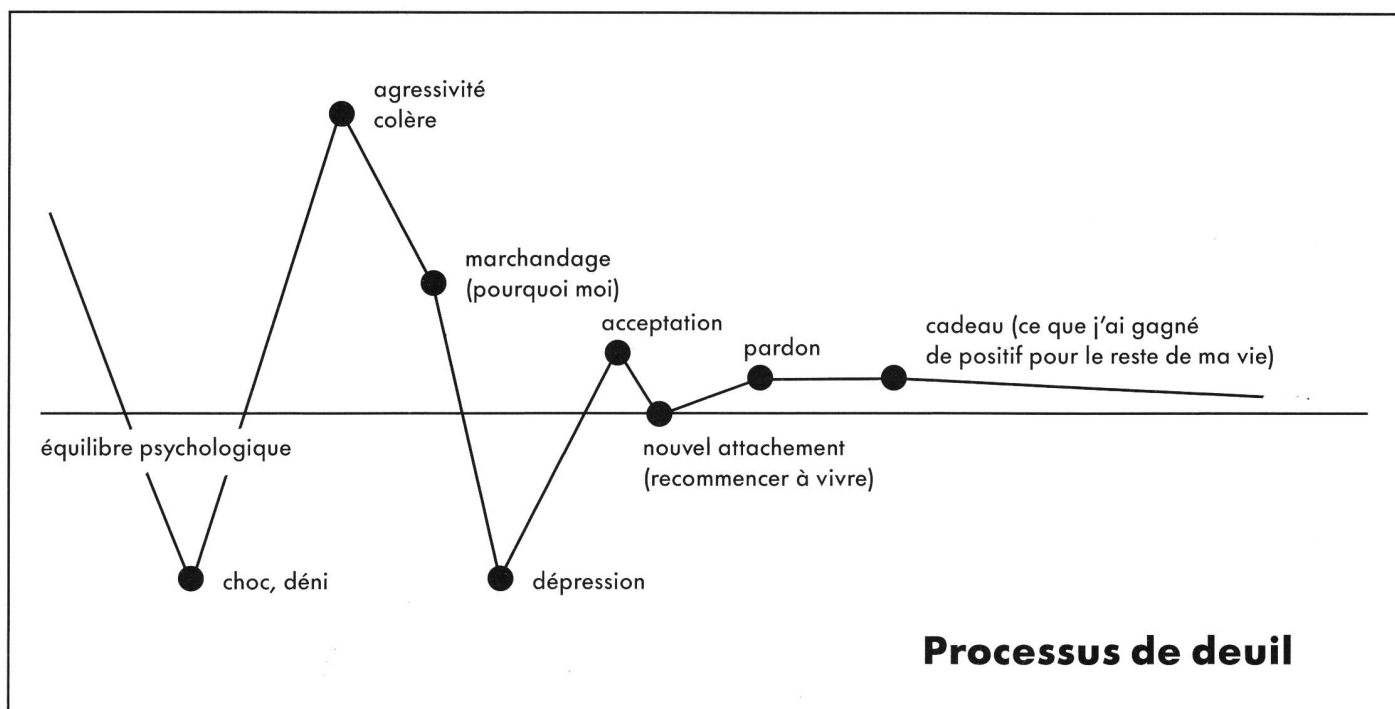
avec la mort dans lequel finalement nous sommes seuls. Mais qu'est-ce qui nous fait si peur? Et si c'était maintenant? Voici quelques questions essentielles qui nous ont menées au coeur du sujet.

L'après-midi, les animatrices nous ont rendues attentives à nos résistances. Elles les ont respectées et nous avons alors abordé un cadre plus théorique, le schéma du processus de deuil:

Le soir, nous avons rencontré des parents ayant vécu un deuil périnatal ainsi que deux pédiatres et une aumônière d'hôpital. Très vite, les limites de nos institutions hospitalières en pareil cas se sont révélées: la médecine qui se sent «coupable» de toute mort (l'autopsie au plus vite), le manque de formation adéquate du personnel («vous êtes jeune, vous en ferez un autre», corps dissimulé ou enlevé trop rapidement aux parents), les «rouages» de l'institu-

- Toute recherche de fusion n'est-elle pas illusoire, ne sommes-nous pas seuls dans la vie – et dans la mort?
- La «qualité» de mort, et la «qualité de naissance, ne signifient-elles pas QUALITE DE VIE? Voilà quelques pistes de réflexions de cette session.

Maja Heiniger □



Ceci nous a appris que toute personne en deuil DOIT passer tôt ou tard par toutes ces phases, tout en sachant qu'un stade n'est jamais définitivement acquis et qu'on peut y revenir à plusieurs reprises. La connaissance de ce schéma nous permet aussi dans notre vie professionnelle de mieux aider la mère ou le père à se situer chacun dans son processus de deuil et à le continuer.

Nous avons d'autre part développé un regard plus critique sur notre attitude pour identifier ce que nous faisons habituellement: aidons-nous les parents réellement par notre présence et notre écoute? Les évitons-nous (en envoyant une aide ou une élève dans la chambre)? Ou bien banalisons-nous le choc en les empêchant de ce fait de vivre leur douleur? Chargeons-nous le «chariot» encore plus et les empêchons-nous de continuer leur processus de deuil?

tion qui DOIT fonctionner. Les pédiatres nous ont bien fait comprendre qu'eux-mêmes n'étaient que des hommes avec leurs propres angoisses et qu'ils ne sont pas préparés à affronter de manière adéquate de telles situations. Les parents ont déploré le manque de cadre, de lieu où exprimer leurs émotions face à un pareil choc.

Samedi matin, nous sommes revenues à nous-mêmes et à NOTRE mort. Nous en avons parlé, nous l'avons dessinée. Des barrières sont tombées, d'autres sont restées. Quelques-unes d'entre nous ont peut-être commencé à entr'ouvrir des portes jusque-là fermées. Car:

- Avoir peur de la mort, n'est-ce pas avoir peur de la vie?
- La mort n'est-elle pas un «passage» obligé – au même titre que la naissance?

Un petit groupe va se constituer pour continuer une certaine forme de recherche à ce sujet.

Si vous désirez y participer ou avoir des informations complémentaires, contactez:
Lorenza Bettoli,
Ch. des Grands-Suissons 32,
1233 Sezenove,
(022)757 65 45.

Si le sujet vous intéresse, vous pouvez commander le texte «le deuil périnatal», extrait de la revue «L'enfant» de l'O.N.E. no 5/1984 chez Ch. Dufey, Derrière-la-Côte 22, 1347 Le Sentier, contre une enveloppe A4 portant votre adresse, affranchie et contenant la valeur d'1 Fr. en timbres.